



ÉCOLE DE LA RÉSILIENCE

LE 4 NOVEMBRE 2024 AUX PETITES CANTINES DU VIEUX LYON

2E RÉSIDENCE : POUR QUI ? QUELS FORMATS POUR QUELS PUBLICS ?

Compte rendu issu de la retranscription des échanges
qui conserve l'oralité de la forme.

LE PROJET ÉCOLE DE LA RÉSILIENCE

Début 2020, Europe Écologie Les Verts inscrit dans son programme de campagne municipale pour la Ville de Lyon la création d'une **École de la Résilience** : un outil d'acculturation aux enjeux à relever et de transmission des savoirs qui devra accompagner les politiques de transition à mettre en œuvre. Elle devra être ouverte et associer tou-te-s les acteur-trice-s du changement, des habitant-e-s aux décideur-euse-s, notamment à travers la rencontre entre le monde scientifique et les sociétés économiques, créatives, activistes, associatives et citoyennes. Elle sera installée, aux côtés d'autres acteurs de la transition écologique (appel à projet lancé à l'automne 2024) et du Service archéologique de la Ville de Lyon, au sein des 8000 m² du Site Neyret (ancienne École des Beaux-Arts), dont la rénovation a débuté fin 2024.

Le nouvel exécutif élu en juin 2020 à la tête de la Ville de Lyon, pour aider à concrétiser ses ambitions écologiques, candidate à des programmes de recherche et d'innovation proposés par l'Union européenne :

En avril 2022, elle est retenue dans le cadre de la **Mission 100 villes climatiquement neutres en 2030**. Les cent villes proviennent des vingt-sept États membres, et douze autres pays associés ou susceptibles d'être associés au programme Horizon Europe (2021-2027).

En janvier 2024, elle est sélectionnée dans le cadre de **NetZeroCities** (2024-2026). Ce programme est porté à Lyon par six partenaires - l'Agence des mobilités, l'Agence Locale de l'Énergie et du Climat de la Métropole de Lyon, Anciela, la Maison Métropolitaine d'Insertion pour l'emploi, l'Université

Lyon 2, et Cité Anthropocène -, et a pour objet la création d'un lieu phare sur le climat et la résilience. Dans ce contexte, Cité Anthropocène pilote la phase de préfiguration du projet École de la Résilience (2024-2026), et intègre les acteurs et les réflexions menés lors d'un temps collectif amont initié par la Ville de Lyon (2022-2023).

MODALITÉS PROPOSÉES PAR CITÉ ANTHROPOCÈNE POUR CES DEUX ANNÉES DE PRÉFIGURATION :

Cité Anthropocène propose que ces deux années de préfiguration se déroulent en deux temps successifs :

Entrer en résidence en 2024-2025 en prenant au sérieux la question du "faire école" de manière collective ;

Mettre en œuvre une programmation hors les murs en 2025-2026, une manière de prototyper l'École de la Résilience.

Parallèlement s'ajoutent deux briques :

La réalisation d'une **production audiovisuelle** qui viendra alimenter, documenter et compléter cette programmation ;

La création d'un **site internet** afin de créer une archive vivante, qui permettra à la fois de formaliser et de capitaliser les résultats des travaux en résidence, mais aussi de diffuser et de faire circuler l'information pour rendre ainsi visible la démarche et permettre à d'autres acteurs d'entrer dans le processus en marche.



DÉTAIL DES QUATRE RÉSIDENCES

Il a été décidé de réaliser ces quatre résidences sur un temps resserré de quatre mois, et ce pour deux raisons : conserver l'énergie mobilisée par tou-tes les participant-te-s, et garder un temps de mise en œuvre de la programmation hors les murs.

Il a été également décidé de thématiser les résidences pour pouvoir "creuser" des sujets qui semblent capitaux :

La Résidence 1 "Comment ?" du 1er octobre 2024, a interrogé les questions de **gouvernance et de modèle économique**. Deux échanges collectifs ont été alimentés par quatre mini-conférences données par **Sylvia Fredriksson** (Orléans School of Art and Design), **Nicolas Détrie** (Yes We Camp), **Raphaël Besson** (Villes Innovations / PACTE-CNRS) et **Simon Sarazin** (Optéos).

La Résidence 2 "Pour qui ?" du 4 novembre 2024, a interrogé la question des **publics** et en parallèle celle des **formats**, avec une attention sur le fait de conserver les publics déjà interpellés par la transition, et d'aller au-delà de ces publics avertis pour toucher bien plus largement. Deux échanges collectifs ont été alimentés par quatre mini-conférences données par **Bruno Habouzit** (Centres sociaux de la Croix Rousse), **Solène Caspar-Rival** (Imagineo), **Millie Servant** (Climax) et **Michel Lussault** (École urbaine de Lyon).

La Résidence 3 "Où ?" du 7 janvier 2025 est dédiée aux **interactions entre les lieux et la diversité des pratiques**. L'échange collectif de 90' sera alimenté par trois mini-conférences préalables de 20' données par **Laurent Graber** (architecte cofondateur de LFA), **Chloé Dumas** (scénographe et professeure à l'ESAA La Martinière Diderot), et - à distance - **José-Manuel Gonçalves** (directeur du Centquatre-Paris).

La dernière Résidence du 3 février 2025 est dévolue à la **construction collective de la programmation hors les murs** qui a pour horizon d'ouvrir à la rentrée 2026.

FONCTIONNEMENT DES RÉSIDENCES

L'ÉCOUTE : IL S'AGIT À LA FOIS DE LAISSER DU **TEMPS À LA PAROLE CONSTRUITE** EN AMONT DE LA DISCUSSION COLLECTIVE, MAIS AUSSI DE CONSTRUIRE UN ESPACE **D'ÉCOUTE RÉCIPROQUE**. LES RÉSIDENCES SONT ÉLABORÉES AUTOUR DU FORMAT « **MINI CONFÉRENCE** » (EXPOSÉ DE 20' SUR UNE NOTION OU UNE EXPÉRIENCE), SUIVI D'UN TEMPS **D'ÉCHANGE PARTICIPATIF**.

L'ouverture : un collectif résolument ouvert à la fois en termes de publics mais aussi en termes de contributeur·ice·s. La programmation des mini conférences est l'occasion d'élargir le premier réseau mobilisé et d'inviter d'autres acteur·ice·s à rejoindre la réflexion (via une mini conférence ou via la participation aux échanges collectifs).

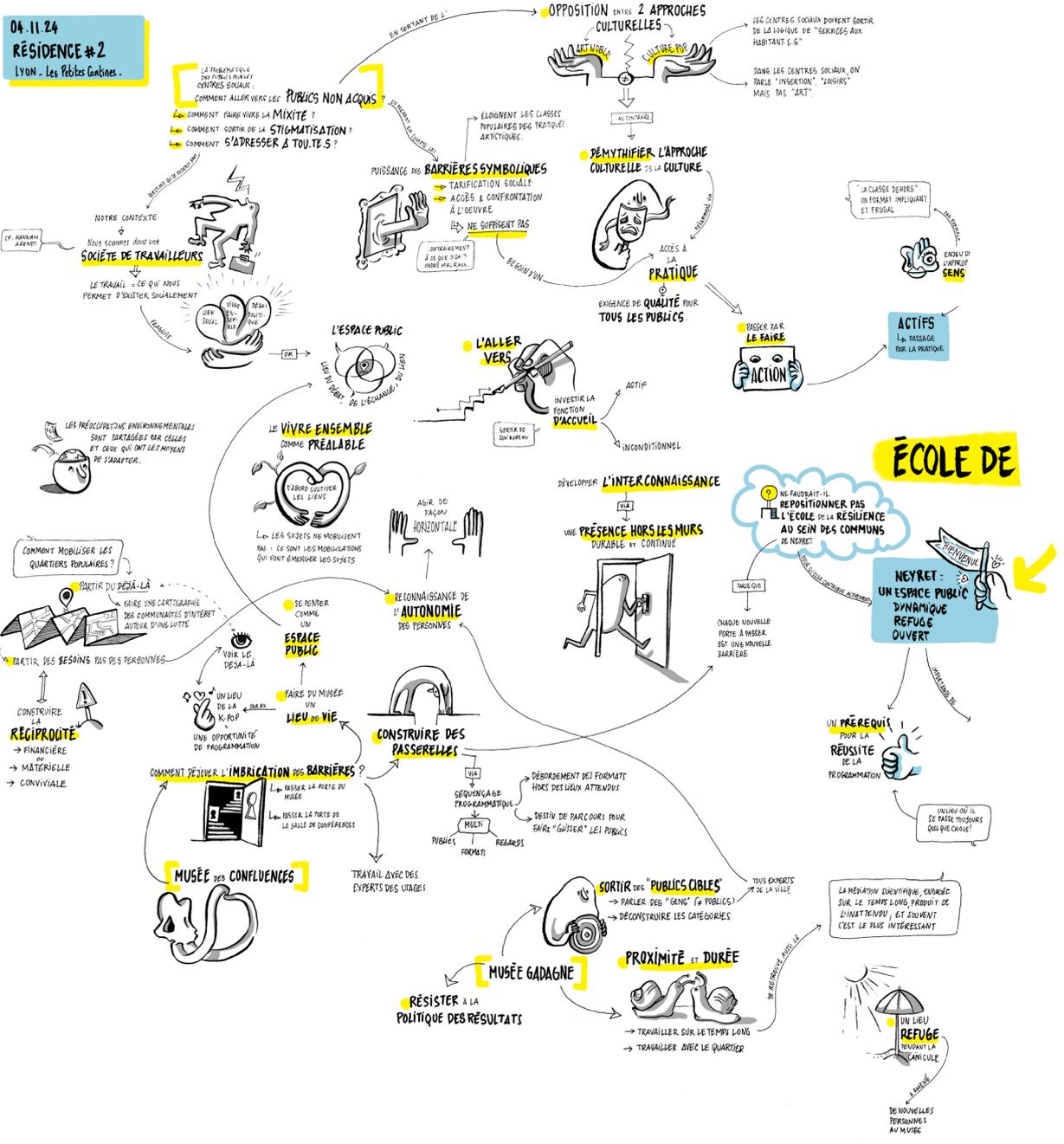
Le collectif : une réflexion résolument collective et partenariale est souhaitée. En ce sens, l'organisation de la discussion collective repose sur deux éléments : la connaissance du public présent, l'animation ciblée des échanges et la sollicitation de la parole du public afin de permettre à chacun·e de participer.

La convivialité : la programmation d'un temps "à table" est pensée comme une forme horizontale et conviviale d'échange. Un partenariat, pour le déroulement des résidences, a été construit avec les Petites Cantines Vieux-Lyon.

La trace : garder une trace des échanges et des contenus présentés afin de constituer des ressources pour le réseau et de rendre visibles ses productions. Les mini conférences sont enregistrées en audio et diffusées sur le site internet. Les discussions collectives sont prises en notes sous forme de fresque dessinée.

PRINCIPES :

Cinq principes susceptibles de faciliter la dynamique partenariale, la réflexion collective et l'autoformation sont à la source de la construction des travaux en résidence.



2E RÉSIDENCE : POUR QUI ? QUELS FORMATS POUR QUELS PUBLICS ?

« **ARRÊTER DE PENSER**
QUE PARCE QUE
LE TON DU CONSTAT
EST GRAVE, LE TON DU PROJET
D'AVENIR DOIT L'ÊTRE
TOUT AUTANT. »



La Résidence 2 "Pour qui ?" du 4 novembre 2024, a interrogé la question des **publics** et en parallèle celle des **formats**, avec une attention sur le fait de conserver les publics déjà interpellés par la transition, et d'aller au-delà de ces publics avertis pour toucher bien plus largement. Deux échanges collectifs ont été alimentés par quatre mini-conférences données par **Bruno Habouzit** (Centres sociaux de la Croix Rousse), **Solène Caspar-Rival** (Imagineo), **Millie Servant** (Climax) et **Michel Lussault** (École urbaine de Lyon).



CR: LOU HERRMANN

CENTRES SOCIAUX : DES PISTES POUR L'INCLUSION DE TOUS LES PUBLICS

BRUNO HABOUZIT – DIRECTEUR DES CENTRES SOCIAUX DE LA CROIX-ROUSSE DU 1ER ET 4ÈME ARRONDISSEMENTS

"Une question guide les pratiques dans les centres sociaux : comment **aller vers des publics qui ne sont pas déjà acquis** ? Ce qui pose en réalité 3 questions sous-jacentes :

Comment faire vivre la **mixité** dans nos structures ?

Comment sortir de la stigmatisation, des a priori quant à nos structures ?

Comment faire pour s'adresser à toutes les habitant-e-s ?

Dans une approche sociologique et historique de l'ontologie de l'être, la philosophe Hannah Arendt nous invite à penser l'être dans un contexte, l'humain-e dans l'actualité. Dès lors nous sommes face à un constat : ce contexte est celui du travail, nous sommes une société de travailleur-euse-s, le monde s'organise autour de la sphère du travail.

C'est le travail nous permet d'exister socialement.

Aujourd'hui le **vivre ensemble des humain-e-s est altéré par le monde du travail**. Nous sommes de plus en plus des animaux travailleurs plutôt que des animaux sociaux qui communiquent et interagissent

ensemble. Nous sommes de moins en **moins capables de débattre de notre manière de faire société**. Nous ne sommes plus acteur-ice-s mais spectateur-ice-s de nos vies et de la société à travers la télévision.

Ce phénomène est en opposition au rôle du politique : les humain-e-s sont en tension et relié-e-s entre elleux par le **dialogue dans un monde commun**. C'est là le rôle des **espaces publics**.

On observe depuis la création du Ministère de la Culture en 1959 un clivage entre deux approches culturelles :

la **culture populaire** (loisir, animation, pédagogie), l'**art noble** réservé à des institutions et individus d'exception.

Malraux pensait que l'accès à l'œuvre d'art était suffisant, quels que soient les codes, l'origine sociale, de l'observateur-ice ... Cet accès est effectivement une

première étape indispensable pour permettre de faire monde commun.

Or, la question centrale n'est pas tant celle de l'accès à l'œuvre, mais de l'**accès à la pratique** artistique.

Comment permettre aux publics d'avoir une pratique artistique ? Et ce en ayant des exigences qui ne sont pas "médiocres". J'utilise volontairement ce terme de médiocrité car c'est très souvent le niveau d'exigence que l'on demande aux classes populaires quand il s'agit de faire de l'art, d'avoir une pratique culturelle.

Comment avoir une exigence artistique de qualité en s'adressant à des publics non-acquis au champ culturel ?

Dans les centres sociaux, on parle d'insertion sociale, de loisir mais pas d'art, on utilise un champ lexical qui exclut la pratique culturelle des centres sociaux. Une première piste de travail pourrait être la démythification de l'approche culturelle de la Culture.

“La notion d'aller vers est centrale dans l'éducation populaire. Il ne faut pas attendre que les publics dépassent leurs intérêts personnels pour venir d'eux-mêmes.”

Comment dépasser les clivages qui fragmentent la société ? Comment dépasser nos frontières habituelles, mettre hors de soi nos propres représentations ?

En ce qui concerne les enjeux environnementaux, les **préoccupations climatiques sont partagées par les personnes qui ont les moyens d'adapter leurs modes de consommation** en fonction de leurs revenus.

Le principe du centre social est celui de l'**accueil inconditionnel**, mais est-ce que cette ouverture de principe est opérationnelle quand je suis dans mon bureau par exemple ? Comment se mettre en danger, sortir de son bureau afin de rééquilibrer la relation et de **casser certains rapports de pouvoir** ? C'est là tout l'enjeu de "l'aller vers".

Pourquoi les parents des milieux populaires guident moins leurs enfants vers des pratiques artistiques que sportives ? On a essayé de mettre en place une tarification incitative : on pouvait pratiquer la guitare pour 30 euros pendant l'année, ce qui est beaucoup moins cher qu'une licence de foot, et pourtant ça ne marchait pas.

Il existe des **barrières symboliques et de représentation, tant géographiques que discursives** : les publics des centres sociaux de Jean Macé ne sont pas les mêmes Gerland, les MJC sont perçues comme plus bourgeoises tandis que les centres sociaux sont populaires.

Est-il nécessaire qu'un groupe en chasse un autre ?

Ce n'est pas le sujet qui rassemble, mais plutôt d'être rassemblé pour aller vers un sujet. Le **vivre ensemble est un préalable nécessaire**. Il faut d'abord s'adresser au public dans une **logique d'interconnaissance**, puis un sujet commun émerge de ces discussions.

La volonté de "rendre les gens autonomes" relève d'une posture moralisatrice, de la parole descendante d'expert-e-s surplombant-e-s. En réalité, les gens sont autonomes avant de venir me voir. Il faut travailler à la **reconnaissance de cette autonomie**, pour ensuite leur proposer d'être accompagnant-e ou animateur-ice.

Comment penser son lieu comme un véritable espace public, pas seulement un espace qui se dit public, mais bien un espace dans lequel on vient, on peut rester, où il y a suffisamment d'**accueil** et de **convivialité**. L'École de la Résilience sera-t-elle un espace public ? Où l'on puisse venir, qui soit convivial afin de donner envie de rester.

6 PISTES DE TRAVAIL :**1. S'extraire des logiques de seuls services aux habitant-e-s**

Les centres sociaux, en proposant des services comme la crèche, le périscolaire, deviennent des relais des services publics, et sont ce qui rend possible l'organisation de la société autour du monde du travail. D'autant plus que les métiers de l'animation des centres sociaux tendent à se professionnaliser et à s'éloigner du bénévolat. Dès lors, comment parvenir à introduire auprès de publics qui viennent de façon contrainte, des sujets de l'ordre du débat politique et du rapport au monde ? Voire, comment parvenir à s'extraire complètement de ces logiques de services et d'organisation autour du monde du travail ?

2. Investir la fonction d'accueil

En finir avec les secrétariats aux portes fermées, proposer un accueil véritablement accueillant, sortir de nos bureaux afin de développer l'interconnaissance avec le public

3. Développer l'interconnaissance avec les publics

Investir durablement des lieux de vie qui ne sont pas les nôtres, grâce à une logique événementielle hors-les-murs qui dépasse le "one shot". Une présence durable dans un lieu inhabituel permet de tisser des liens suffisants pour travailler avec les publics. Ces liens se créent dans le quotidien, et permettent ensuite de générer du commun autour de la culture, du théâtre, des sciences...

Les acteur-ice-s externes ont une perception des MJC comme des pourvoyeur-euse-s de publics alors qu'en réalité, les MJC sont tout autant en recherche de publics, elles sont prises dans ces mêmes questions d'attractivité.

Ex : accueil en résidence longue de la compagnie de théâtre Eaux Fortes pendant 3 ans à la MJC Jean Macé

4. Passer par le faire

C'est l'accès à la pratique qui permet un véritable accès au sujet. Que peut-on produire tout de suite en termes de réalisation. Aborder un sujet sans positionner les publics comme spectateur-ice.

5. Se penser comme un espace public.**6. Agir d'une façon horizontale**

Reconnaître une valeur dans chaque individu, une capacité de chaque personne à l'autonomie."

“Mettons nous en danger et voyons où l'on peut aller ensemble.”

L'OBJECTIF EST LE DÉVELOPPEMENT
DU POUVOIR D'AGIR DES
ENFANTS.

IL FAUT METTRE EN PLACE
UN CADRE BIENVEILLANT
DANS LES ATELIERS

POUR QUE CHAQUE ENFANT
PUISSE S'EXPRIMER SANS
CRAINTE

LA CÉLÉBRATION DES
JEUNES RENFORCE
LEUR CONFIANCE



CR: LOU HERRMANN

IMAGINEO : UNE MÉTHODE PÉDAGOGIQUE POUR METTRE LES ENFANTS EN
POSTURE D'ACTEUR·ICE·S ET D'AMBASSADEUR·ICE·S

SOLÈNE CASPAR-RIVAL – CHARGÉE DE PROJET CHEZ IMAGINEO

"L'objectif d'Imagineo développement du **pouvoir d'agir** des enfants et des jeunes par la **participation**, via des ateliers de sensibilisation. Cela passe par la mise en place d'un **cadre bienveillant** dans les ateliers pour que chaque enfant puisse s'exprimer sans crainte.

Deux exemples de méthodes pour augmenter le pouvoir d'agir des publics jeunes :

Atelier de sensibilisation pour une meilleure santé : comment rendre les jeunes acteur·ice·s de leur santé ? Focus sur la sensibilisation au bien manger, en particulier au petit-déjeuner.

Cette méthode est répliquable sur d'autres sujets, comme sur la transition écologique par exemple.

1. Appropriation active et critique du sujet dans une temps de brainstorm individuel > l'enjeu est de **partir des habitudes** des enfants.

2. **Posture d'ambassadeur·ice** : le défi > motiver les autres enfants.

3. Apport de connaissances par un jeu participatif pour acquérir des éléments théoriques

4. Brainstorm collectif

5. Second temps d'apport de connaissances sur les leviers du changement de comportement : recours à la norme sociale, agréabilité, faisabilité, accessibilité

6. Création de leur propre sensibilisation par les enfants à partir des différents éléments tirés des moments de réflexions et d'apprentissage : la marelle à idées.

7. Réalisation des animations à l'issue des ateliers.

Cette méthode se révèle plus impactante qu'une animation descendante. "

“Poser un cadre qui instaure un régime de **confiance**.
Laisser les enfants s'exprimer, **partir de leurs propres représentations**.
Créer des espaces adaptés à la **créativité** et à l'**idéation**.
Être des facilitateur·ice·s et non des animateur·ice·s.
Mettre en lien les enfants avec des acteur·ice·s (associations, élu·e·s...).
Leur permettre d'aller sur le **terrain**. ”

CAS D'ÉTUDE : PROJET DE CLASSE EPIC : "ENSEMBLE POUR IMPULSER LE CHANGEMENT"

"Un projet qui se déploie tout au long d'une année scolaire dans des collèges et se découpe en 3 grandes phases :

Rêve

Éveiller l'envie d'agir : émergence d'enjeux par un travail de réflexion en petits groupes autour d'une problématique qui concerne directement les jeunes : qu'est ce qui ne leur convient pas dans leur quartier ?

C'est aussi dans cette phase qu'il y a des temps d'apport de connaissance par différent·e·s acteur·ice·s

Élaboration d'un planning

Célébration

Méthode basée sur le design thinking dont l'objectif est de développer la **confiance en soi** des enfants et leur **pouvoir d'agir**, en célébrant chaque étape de la réalisation du projet par les jeunes, en particulier les petits pas, les petites victoires. Cette **célébration** des jeunes renforce leur confiance en eux et a des effets qui dépassent le cadre du projet, permettant parfois de prévenir le décrochage scolaire en valorisant leurs capacités au-delà des seuls critères académiques. "



LE PUBLIC NE
PRÉ-EXISTE PAS, IL
SE CRÉE

CR: LOU HERRMANN

ÉCHANGE COLLECTIF

L'ORGANISATION DE LA DISCUSSION COLLECTIVE REPOSE SUR DEUX ÉLÉMENTS : LA CONNAISSANCE DU PUBLIC PRÉSENT, L'ANIMATION CIBLÉE DES ÉCHANGES ET LA SOLlicitATION DE LA PAROLE AFIN DE PERMETTRE À CHACUN·E DE PARTICIPER.

Q : Nous avons dans la salle plusieurs musées de la Métropole lyonnaise : MAC, Gadagne, Beaux-Arts, IAC, Confluences. Au-delà d'exposer, tous diversifient leurs formats pour sensibiliser et élargir à des publics divers. Comment ?

ADRIEN ALLIER

Responsable du service programmation scientifique et culturelle du musée des Confluences

Les formats sont au cœur de

notre réflexion sur la programmation. Avec une **programmation double : scientifique et culturelle**. Nous recherchons des formats qui se veulent ouverts, dans un milieu traditionnellement très contraint. Au musée des Confluences, nous avons réussi à déconstruire ces barrières, y compris des barrières physiques. L'enjeu est **"d'attraper" le public deux fois** : qu'il entre dans le musée, puis qu'il aille voir une conférence, un concert ou participe à un atelier

Notre posture est de faire du musée un **véritable lieu de vie**, où l'on puisse assister à un concert dans les espaces d'expositions, un concert gratuit ; où l'on puisse participer à des journées thématiques.

Dans la même journée, un **séquençage programmatique** est offert. Prenons l'exemple de la journée sur les fleuves : en matinée, un atelier Kapla sur la création de ponts, bateaux, etc, puis un documentaire grand public sur

le Rhône, en fin de journée une table ronde avec des chercheur·euse·s. Il s'agit **d'établir des passerelles** entre les différents publics et les différents formats, qui permettent de glisser d'un événement à l'autre et de toucher différents publics que nous n'aurions pas eu auparavant.

S'agissant des contenus, on ne propose jamais une conférence standard, nous faisons en sorte de **construire des interactions avec plusieurs chercheur·euse·s et des**

artistes. Les sujets de nos expositions permettent de parler de sujets extrêmement variés.

XAVIER DE LA SELLE

Directeur des musées Gadagne, directeur des musées d'histoire de Lyon

Mes réflexions résonnent avec la présentation de Bruno Habouzit, ayant été très fortement marqué à

IL FAUT UN LIEU
ACCUEILLANT DANS LEQUEL
IL SE PASSE TOUJOURS UN TRUC



IL YA UN VRAI TRAVAIL
D'ANALYSE DE LA COOPÉRA-
TION TERRITORIALE, DES
ACTEURS INTERMÉDIAIRES

CR: LOU HERRMANN

Villeurbane par la présentation de Franck Lepage (militant de l'éducation populaire, notamment connu pour avoir créé le concept de "conférences gesticulées"), qui parle du socio-culturel d'un côté, la culture de l'autre. J'essaie d'éviter de parler du public, mais plutôt **des gens, des personnes**, et encore moins de "publics cibles" qui catégorise les personnes. Cela nécessite de **déconstruire ces catégories**.

À Gadagne, depuis quelques années, nous essayons de reprendre conscience que nous sommes un **musée de la ville**. Ce n'est pas un sujet dont nous avons le monopole. Tous-tes les habitant-e-s de Lyon (touristes y compris) sont plus ou moins **expert-e-s de la ville**. On partage ce sujet. Il nous faut être attentif à la question de la **proximité** et de la **durée** : travailler sur un quartier et essayer d'y rester.

Parallèlement, il nous faut en permanence **clarifier et expliciter nos objectifs**, et **résister à la politique des "résultats"**, chiffres de fréquentation en tête, d'autant qu'en France, la fréquentation des musées a explosé.

BASTIEN COLAS

Responsable du service culturel du Musée des Beaux-Arts de Lyon

Nous avons l'avantage et l'inconvénient d'être dans un très beau lieu, très central, très identifié. Un bâtiment conçu à l'origine pour abriter des religieuses et donc fermé.

Nous avons un **public captif qui vient régulièrement**, et nous le voyons **certaines événements nationaux sont très fédérateurs** - journées du patrimoine, journée des musées - et connaissent une affluence considérable (jusqu'à une heure d'attente avant d'entrer). Des **occasions inédites** - une **journée gratuite durant la canicule** d'août 2023 - suscitent la visite de personnes qui jusque-là n'étaient jamais venues au musée.

On essaie également de décaler les regards sur la collection, on **expérimente** en quelque sorte. Par ailleurs, on **collabore avec d'autres institutions** - Opéra, Orchestre national - pour **faire interagir les arts**.

ADRIEN ALLIER

Le musée des Confluences est devenu un véritable **espace urbain**, par exemple, un des hauts lieux national de la K-pop

(musique pop née en Corée du sud). Nous les avons rencontré-e-s, et nous avons conjugué l'organisation d'un événement associé à une entrée dans le musée, à la production d'un show dans l'auditorium, et une conférence avec des sociologues.

VALÉRIE DISDIER
Cité Anthropocène

Est-ce que vous ne répondez pas à une **demande latente de diversification de la culture** ? Je pense aux jeunes breakers de l'est lyonnais, qui, à la fin des années 90, s'accaparent le parvis (parfaitement glissant et réfléchissant) de l'Opéra, et qui, repérés, sont invité-e-s à entrer dans l'Opéra.

MILLIE SERVANT
Rédactrice en chef de Climax

Le CENTQUATRE-PARIS est un bon exemple également : c'est un **centre de coopération culturelle** où tous les formats et les performances s'entremêlent.

FLORENCE MEYSSONNIER
Coordnatrice de La BF15 et critique d'art. Actuellement en Master Développement de Projets Artistiques et Culturels Internationaux/Ensba/EVS

Je porte un projet d'action culturelle à partir des expositions, où la **question des échelles** est centrale. L'action est appliquée au terrain et au format. Le **premier impératif est la durée**. Et mon prisme est d'entrer par le sensible dès le plus jeune âge. Le plus important est l'**appropriation sensible**.

KATIA TOUZLIAN
Responsable du service des publics et des activités culturelles de l'IAC

Q : Vous abordez des questions scientifiques : comment les concilier avec les enjeux d'ouverture ?

On **sort du lieu** avec une idée de **désacralisation**. On parle d'habitant-e-s.

Le travail en **collaboration avec d'autres structures culturelles** à l'échelle du territoire de Villeurbanne, propose un **maillage culturel**, avec des propositions qui vont croiser les disciplines (par exemple avec le cinéma Zola). Ou avec le Laboratoire espace cerveau, qui repose sur l'idée d'avoir des modules et des temps d'échange qui vont

LE TRAVAIL ESSENTIEL EST
LE DIAGNOSTIC DE TERRAIN



CR: LOU HERRMANN

croiser artistes et scientifiques. Les œuvres d'art viennent en appui. C'est aussi une bibliothèque.

Une autre piste est d'**encapaciter les curieux-ses à aborder des sujets complexes**. En sortant du centre d'art en allant vers les publics. En organisant des temps de résidence avec différents publics, des écoles aux maisons de retraite.

THÉRÈSE LAROCHE

Chargée de recherche au sein de Ma Friche Urbaine, et chargée du cours "Géographie de l'Anthropocène" à l'Université Catholique de Lyon

La question de l'**horizontalité** est centrale. Penser à **impliquer les structures de quartiers et les habitant-e-s**, leur participation, un **suivi régulier** qui se fasse en fonction de la vie du projet, du tiers-lieu, garder une oreille attentive pour ajuster la proposition faite par le tiers-lieu. Par exemple : penser la **gouvernance horizontale dans l'animation** du projet (La Duchesse).

JÉRÉMY VIRGO

La Myne

Il faut être attentif aux envies et besoins des personnes qu'on inclut dans le projet et co-construire le projet en fonction de ces dernières. Les **notions de conciergerie et de réciprocité** sont à mettre en œuvre.

JEANNE DEVEAUX

Public Factory, chargée des partenariats et du mécénat – Fondation Sciences Po Lyon

Comment faire pour que les étudiant-e-s se sentent partie prenante du tiers-lieu de Sciences Po Lyon, la Public Factory ? Il faut **des compétences et du temps** pour aller chercher les personnes et les accompagner. C'est un gros travail en amont. On a travaillé avec les associations étudiantes : visites du lieu, explications sur le fonctionnement du lieu, apéro pendant qu'un-e jeune chercheur-euse explique le sujet de sa thèse, concerts, etc.

FLORENCE BELAËN

Directrice Sciences et société, Université Lyon 2

Avec l'édition du Pop'Sciences au quartier de la Duchère, on a réalisé que l'acteur principal était le club de foot. C'est par lui

qu'il fallait passer. Il y a un vrai **travail d'analyse de la coopération territoriale, des acteur-ice-s intermédiaires** pour mettre en lien, faire connaître les actions, faire venir des publics, multiplier les intermédiaires. Ce travail est moins visible mais essentiel pour les professionnel-le-s de la médiation.

NICOLAS DAMON

Conseil de quartier Lyon 1er ; Président de l'Office Municipale des Sports - secteur Lyon 1er

Le travail essentiel est le **diagnostic du terrain**. Les acteur-ice-s se méconnaissent entre elleux et sont méconnu-e-s des institutions. Comment travaillent ensemble les structures, se connaissent elles ? À Lyon 1er, nous avons 150 structures de sport actives et plus de 1000 structures culturelles. Plus on fait de maillage, plus on trouve de réponses.

ANNE-SOPHIE PETITPREZ

Responsable de l'agence des mobilités - Métropole de Lyon

Travailler sur une **cartographie des relais** en lien direct avec des publics est essentiel, travailler avec ce réseau de relais avec une réunion d'information annuelle pour qu'ils puissent orienter les publics vers elleux.

MYRIAM POITAU

Chargée de projets communication, concertation et éco-responsabilité - Kaléido'scop

Je passe ma vie sur le terrain, dans la rue, et il me semble qu'ici nous sommes décalé-e-s. À propos du changement global, je vois beaucoup d'obstacles, d'épreuves : comment faire pour impliquer tout le monde, le périurbain notamment. **Comment impliquer, comment donner envie d'agir ?**

PABLO JENSEN

Fabrique des Questions Simples, chercheur en Politique de la modélisation des données sociales

Je sens une tension intellectuelle. Certain-e-s intervenant-e-s savent ce qu'il faut faire au sujet de comment toucher les publics pour transmettre les connaissances à des gens qui ne les ont pas, d'autres sur comment s'emparer des lieux pour répondre à leurs propres problématiques. **Que veut**

être ce lieu de l'École de la Résilience ? Faire du normatif ? Ou être un lieu d'accueil ?

Au Jeser, nous travaillons avec des collectifs Pas sans Nous, et une parole portée par Jaoued Doudouh qui dit : **collaborer et travailler avec des personnes de l'Académie ça doit commencer par prendre acte de ce qui mobilise les minorités, en particulier des quartiers populaires.**

XAVIER DE LA SELLE

J'étais aux rencontres des musées de ville à Amsterdam, on parle beaucoup de communautés (c'est compliqué en France). Nous réfléchissons aux remises en cause par rapport à des enjeux d'intérêt général, de bien commun. La mobilisation, pouvoir collaborer, s'appuyer sur des besoins exprimés, ça marche quand on est face à des personnes déjà regroupées qui forment **une communauté d'intérêt autour d'un débat, d'une lutte**. Il faut repérer les organisations pas nécessairement institutionnalisées mais des gens ensemble autour de quelque chose. Partir du déjà-là organisé (même si pas forcément organisé comme des institutions l'attendent) de la citoyenneté, pour co-créer.

JINDRA KRATOCHVIL
Cité Anthropocène

L'École de la Résilience ne sera sans doute pas un modèle à sens unique. C'est **une tentative pour penser les choses autrement.**

FLORENCE MEYSSONNIER

Attention au travail que cela représente dans les structures, au travail de fourmi porté par quelques personnes et qui n'est pas forcément assez considéré. C'est une question de structuration, de statut, finalement de prise en compte dans les structures et par les partenaires de ce travail.

YASMINE BOUAGGA
Maire du 1er arrondissement de Lyon

Comment aller vers les personnes, être un espace public où les personnes se sentent légitimes. **Quid des réseaux sociaux pour toucher les publics ?** Il y a des musées qui misent sur des influenceur-euse-s pour attirer des personnes. Ces codes, usages, pratiques qui ne s'inscrivent pas dans le cadre d'une perspective sur le

changement global (numérique, publicité, etc)

MILLIE SERVANT

Sur le changement global, les influenceur-euse-s ne sont généralement pas rémunéré-e-s par la publicité (financement par le don, par des médias). **On ne peut pas exclure les réseaux sociaux en 2024.** Ne pas faire du snobisme, on ne peut pas se passer des réseaux sociaux.

Pour chercher des publics éloignés de nos sujets, généralement on ne va pas vers les milieux populaires mais vers les CSP+ qui travaillent dans la banque, l'automobile, etc, car ils ont un mode de vie plus impactant et ont des positions de pouvoir. **Il faut aller chercher les publics là où ils sont, dans des lieux plus hostiles et moins purs** (donc sur les réseaux sociaux).

JEANNE DEVEAUX

Avec les algorithmes des réseaux sociaux on ne va pas chercher de nouveaux publics mais on atteint des publics déjà acquis, **ça sert à publiciser mais pas forcément à trouver de nouveaux publics**. On peut adapter des formats.

JÉRÉMY VIRGO

Il faut travailler la résilience des populations habitantes du territoire lyonnais, **en allant rencontrer les personnes étant le plus dans le besoin**, et essayons concrètement avec ces personnes de co-construire et d'augmenter leur résilience.

XAVIER DE LA SELLE

Je ferais une distinction entre la manière qu'ont les institutions d'utiliser les réseaux sociaux et les phénomènes qui parfois leur échappent. Par exemple, à l'occasion de l'exposition Miyazaki au Musée de l'imprimerie, des jeunes ont réalisé le premier jour des vidéos sur TikTok qui ont fait un million de vues. Le musée n'a rien fait, il en a juste été le témoin. C'est tellement plus impactant que ce que l'institution aurait pu faire. **Comment alors accompagner, participer sans être prescripteur-ice, à une communication plus vaste qui dépasse l'institution ?**



CR: LOU HERRMANN



LES CAMPUS
SONT UN
UNIVERS INSULAIRE

CR: LOU HERRMANN

ELIAN DELACÔTE

Journaliste à Rue89 Lyon,
associé et rédacteur en chef
adjoint

Nous avons les mêmes
problématiques que tout le
monde sur les publics. Les
réseaux sociaux restent
compliqués. C'est un
phénomène de bulles
informationnelles très fort, on
cherche encore la façon de s'en
défaire. Une des pistes est
d'**aller sur le terrain**,
organiser des partenariats, des
conférences de rédactions
délocalisées. Comment partager
notre travail sans être victime
des algorithmes de Google !

ALAIN MILLE

La Myne, Coexistence

Cette question de "à qui on
s'adresse" me gêne, comme si
nous faisons une différence
entre nous et les publics. Au
lieu de chercher qui est
intéressé-e, **chercher plutôt
qui est mobilisable**. Le vrai
travail est d'identifier ceux
qui sont capables d'agir et ce
qu'ils souhaitent faire dans le
cadre de l'École de la résilience.

JÉRÉMY VIRGO

Il faut aller vers une
**recherche citoyenne et
participative "extrême"** :
inclure les citoyen-ne-s dans la
recherche académique/
scientifique et ne pas seulement
s'en servir comme outil de
recueil de données.

JINDRA KRATOCHVIL

Tendre à une **science co-
opérée** (opérée en communs).

FLORENCE BELAËN

Partir des demandes des
citoyen-ne-s, construire avec
elleux et voir comment on se
met à leur disposition. **Notre
rôle est d'animer. Arrêter
le surplomb** avec notre
science et nos savoirs, et partir
des besoins, reconnaître
d'autres types de savoirs.

On ne peut pas ignorer les
réseaux sociaux, il faut aller là
où les gens sont.

PABLO JENSEN

Faire de l'École de la Résilience
**un lieu d'interface avec le
milieu académique** pose la
question de l'implication du
milieu académique.
Partir de savoirs et de
questionnements citoyens pour
en faire de la recherche.

JINDRA KRATOCHVIL

Est-ce que du côté des musées il
y a une attente d'implication
citoyenne au-delà de la posture
de diffusion ?

KATIA TOUZLIAN

On part souvent des
propositions artistiques.
S'agissant des réseaux sociaux,
nous travaillons avec **des
publics adolescents, qui
ont un rôle
d'ambassadeur-ice**.

BASTIEN COLAS

Les étudiant-e-s devant les
œuvres font de la médiation, de
la musique.

PIERRE-HENRI ALQUIER

Directeur du développement
culturel et des publics au Musée
des Confluences

Nous travaillons avec des
expert-e-s d'usage - avec des
relais (du champ social et
sociétal) pour identifier des
problématiques pour les
personnes en situation de
Handicap, les personnes sur le
spectre autistique, etc. La
difficulté réside dans la durée.

FLORENCE BELAËN

Autre point central : la
convivialité, un lieu qui
permette de souffler, de créer
du lien.



CR: LOU HERRMANN

CLIMAX : LA REVUE PLUS CHAUDE QUE LE CLIMAT

MILLIE SERVANT – RÉDACTRICE EN CHEF DE CLIMAX

"Les questions que nous nous sommes posées en 2021 lorsque nous réfléchissions à la création de Climax : Comment parler d'écologie différemment des autres médias ?

Comment aller au-delà des publics déjà acquis ?
Quels sont les codes et les imaginaires de l'écologie ?
Pourquoi ne s'adresse-t-on pas à tout le monde ?
Comment agrandir le périmètre de l'écologie ?
Comment rendre désirable l'écologie ?

Imaginer la Une d'un magazine sur l'écologie ?
Habituellement on voit un castor, un ours blanc ou un panda, du vert, des insectes, la planète Terre. Et des mises en page rouge pour signifier l'idée d'alerte.

On observe que ces codes qui reviennent régulièrement alimentent un imaginaire, et des clichés, l'idée que l'écologie est une vocation mais pas une source de plaisir ou de bien être. En bref les écolos parlent aux écolos. **On ne peut pas aller chercher de nouveaux publics avec les mêmes codes.**

Si on remonte un peu le temps :

1972 : rapport Meadows sur les limites à la croissance ;
1972/1973 : premiers médias écolos (La Gueule ouverte, Le Sauvage) ;
1974 : René Dumont est le premier candidat écolo à la présidentielle en France.

Un demi-siècle plus tard, ça n'a pas beaucoup progressé, exception faite de l'anxiété qui elle s'est envolée : un-e français-e sur deux est touché-e par une fatigue informationnelle et sept sur dix membres de la génération Z se disent inquiet-e-s face à l'avenir devant les contenus sur la crise climatique.

Alors comment travailler sur un discours qui recrute ?

Lors de la Coupe du monde au Qatar, il y a eu une polémique pour des raisons écolos notamment : un appel au boycott sans propositions alternatives, ou en proposant de regarder un documentaire à la place du match. De notre côté, on a essayé d'autres choses : diffuser des matchs de légende, des propositions festives (bingo, chamboule tout au pied, ...).

Chez Climax, nous avons une règle depuis la création : pas de couvertures vertes, pas d'herbe, pas de feuille, etc. Mais plutôt une inspiration venue de médias anglo-saxons, *Hot Hot Hot*, *It's Freezing in LA!*, etc, en utilisant **les codes de la pop culture pour interpeller**.

La création de Climax vient à la suite d'un précédent média : TechTrash qui traitait les coulisses de la start

up nation. Les lecteur-ice-s nous ont suivi-e-s alors qu'ils ne sont pas des écolos convaincu-e-s.

Le film *No* (Pablo Larraín, 2012) a également été très inspirant : en 1988 au Chili, Pinochet est contraint, sous la pression internationale, d'organiser un référendum au sujet de son maintien au pouvoir. Pour la première fois depuis le coup d'État de 73, l'opposition peut s'exprimer librement. Les partisan-e-s du "non" vont miser sur **une campagne positive placée sous le signe de la joie**, vue comme la seule voie susceptible de séduire les indécis-es de tous âges.

Notre intuition est confirmée par la sphère scientifique et notamment Pierre Gilbert (fondateur de Sator.fr) : **20% de la population est sensible aux alertes, au discours de raison et 80% est davantage mue par son cerveau émotionnel et les images.**

Valérie Masson-Delmotte dit que quand les artistes ou les humoristes changent les images sur l'écologie, c'est un levier d'action très sérieux. En bref, **pour provoquer l'adhésion à un discours, il faut qu'il séduise**. On voit la montée du stand-up sur la crise climatique, du techno-activisme avec des manifestations dansées, des collectifs de graphistes qui font des affiches pour changer les imaginaires, etc.

**“1/ Arrêter de penser que parce que le ton du constat est grave, le ton du projet d'avenir doit l'être tout autant ;
2/ Illustrer en dehors des codes actuels, et trouver de nouveaux mots, de nouvelles images, de nouveaux tons
3/ Ne pas tout miser sur les petits gestes alors que le vrai projet qui doit advenir est politique et donc culturel, et qu'il passe par de nouvelles images et des projets communs.”**

Pour illustrer nos orientations, quelques exemples de la manière dont nous traitons les sujets dans Climax : les origines du techno-activisme (liens entre les mobilisations militantes et le monde de la fête) ; l'écologie radicale et la figure de l'écoterrorisme via *Final Fantasy 7* ; l'anti bilan carbone de personnalités connues ; les épisodes de sécheresses avec un focus sur la sécheresse en Californie qui a été concomitante avec la montée de la culture du skate et du bowl ; une BD de recettes de cuisine et de jeux ; l'histoire de Roosevelt parti camper en forêt et qui a décidé ensuite de créer les parcs naturels nationaux, etc. On peut parler d'écologie, en faire un sujet passionnant, qui ne soit pas purement rationnel et scientifique. "



CR: LOU HERRMANN

RETOUR SUR L'EXPÉRIENCE DE L'ÉCOLE URBAINE DE LYON

MICHEL LUSSAULT – PROFESSEUR À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON, DIRECTEUR SCIENTIFIQUE DE L'INSTITUT CONVERGENCES ÉCOLE URBAINE DE LYON (2017-2023)

"L'École urbaine de Lyon est un programme universitaire conçu en 2016, qui a fonctionné de 2017 à 2023, dont une partie de l'équipe est aujourd'hui Cité Anthropocène. Il est parti du constat suivant : le problème de compréhension du rôle joué par le processus d'urbanisation dans le changement global. Le problème scientifique est qu'on ne peut pas comprendre les enjeux écologiques sans avoir en tête l'urbanisation accélérée de la planète Terre. C'est le nouveau milieu pour les humains ou non-humains. Nous sommes en pleine crise de l'habitabilité humaine de la planète, et ce n'est que le début !

Ce **problème scientifique** est aussi un **problème culturel** (imprégnation d'un imaginaire triomphant de la mondialisation libérale : *There is no alternative*, Margaret Thatcher) et un **problème politique**. Alors **comment inventer de nouveaux imaginaires de la cohabitation ?**

S'agissant du problème politique, les acteur·ice·s politiques ont plutôt intérêt à voir le triomphe de l'imaginaire libéral, concrètement l'absence d'alternative. Alors que l'objectif politique n'est-il pas d'assurer la viabilité d'une vie digne dans un monde juste ?!

L'École urbaine fut un cas d'espèce de construction d'un programme de recherche d'expérimentation, très lié à une réflexion sur l'éducation populaire et son lien à la science.

Antoine Vitez dans les années 1960 voyait le théâtre comme un programme unitaire pour tous-tes, c'était un activiste de la création des maisons de la culture pour tous-tes. La maison de la culture montre les choses sans se justifier, elle montre le désordre apparent de la vie. Elle est plus que polyvalente, elle trouve le sens de ce désordre. Il faut inventer **des lieux d'activités queer qui n'essaient pas de cocher des cases, qui transgressent, qui assument le désordre**. De ce désordre naîtra un autre rapport à la création.

Durant 6 ans, l'École a mis en place une réflexion sur les **destinataires** et les activités, sur les lieux aussi. - les destinataires : le public et ses problèmes (John Dewey)

D'après Joëlle Zask : "On trouve dans la philosophie de John Dewey un bon exemple de combinaison entre le fait de prendre part et celui de développer une opinion publique véritable : **le « public » est présent comme une communauté d'enquêteur-ice-s**.

Afin d'insister sur l'originalité de cette conception, on distingue le « public » des formes d'union fondées sur l'identité de leurs membres, tels la « masse » ou le « peuple »."

Aucun public ne préexiste à l'émergence d'un problème qui fait commun à l'intérieur d'un groupe de personnes qui fait alors public. Aucun public ne survivra à un problème.

Comment peut-on rendre des individus "public" à partir du moment où on publicise un problème. Le public c'est de l'ordre d'un "embarras nécessaire", il faut en faire un **instrument de dynamique**.

Tous les publics sont empêchés et éloignés. Le capitalisme contemporain éloigne l'individu de la nécessité pour lui-même de se concevoir comme partie d'un public, il doit se penser comme autogène. **Les publics ne sont pas extérieurs à nous. On est**

tous-tes cohabitant-e-s (les habitant-e-s ne sont pas à l'extérieur et dans la vérité de la vie).

À partir de là, quelle serait la définition des destinataires mouvants :

les étudiant-e-s : être intervenant-e à tous les niveaux de formations ;

les universitaires : comment mettre les chercheur-euse-s dans des situations de déplacement de leurs certitudes, comment les mettre dans une posture de doute élargi.

Je dirais en citant William James : ce qui m'intéresse ce n'est pas ce qu'est la religion, mais ce qu'elle produit. **Qu'est-ce que ça fait un savoir ?** Qu'est ce que ça produit ? Quels sont les effets de performance des savoirs ? Il faudrait sortir de la logique de hiérarchie, de "pairs", (l'université c'est un club de colons britannique du 19e). **Je suis pour l'évaluation par les "impairs"**. Par toutes les personnes hors de l'institution de recherche académique, toutes celles qui peuvent penser n'avoir rien à voir avec ça. **Comment ré-engager une relation au savoir qui ne soit pas de l'ordre de la transmission, médiation ou rejet ?** Comment créer de la commensalité autour des savoirs ?"

COMMENT ARRIVER À PROPOSER DES ACTIVITÉS DIFFÉRENTES ? QUELQUES EXEMPLES D'EXPÉRIMENTATIONS :

"**Les cours publics** de l'École créés pour redonner à l'idée de "faire cours" un statut d'expérimentation, pour retrouver le sens d'une parole de pensée partagée avec d'autres). **Sonoriser l'incertain** en somme, c'est-à-dire évoquer à voix haute la manière de penser en y incluant le doute et l'hésitation.

Des interventions pour inventer des nouvelles scénographies de savoirs et de discussions, comment retrouver des lieux et mises en espace pour que les questions qui nous intéressent soient mises en commensalité. La performance comme outil de déplacement des lignes. La performance artistique a de particulier qu'elle n'est pas

cadre, elle est "décadrante". Mélanger les genres et les publics. Assumer le désordre, assumer l'accusation d'éclectisme.

Des activités d'occupation temporaire, comme l'École l'a fait successivement aux Halles du faubourg, Hôtel71, Cité des Halles. La co-occupation d'un espace partagé est constructeur de quelque chose. Comment faire de l'occupation un régime d'activités ? **La co-occupation d'un espace partagé permet d'établir une durabilité**.

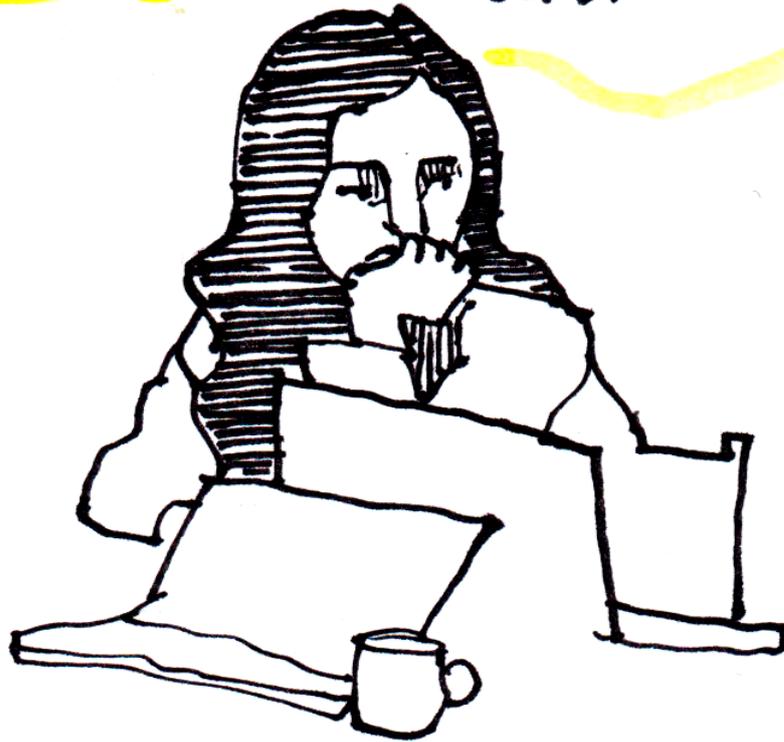
Plus généralement, nous avons cherché à trouver des **rythmes et temporalités différents**, et à sortir de l'obsession du livrable.

La création du collectif Nouvelles urbanités nous a aidé à réfléchir à cette co-occupation de lieux informels pour définir un **nouveau régime d'activités**. La caractéristique de ces lieux est d'être **irréductible à toute tentative d'étiquetage** (cf. Centquatre-Paris). Tous les lieux finissent par souffrir de vouloir ou de devoir être clair, identifiable, homogène dans un monde où on nous demande d'être institutionnalisé, normé, stable, sûr pour le financeur.

L'enquête coopérative comme modalité première de la mobilisation des individus. La coopération doit se concevoir au sens extensif du terme, en se mettant **chacun en position de co-enquêteur-ice-s**. Il

s'agit d'être capable d'assumer que dès qu'on aborde un sujet, tout le monde peut se définir en statut d'enquêteur-ice. "

IL S'AGIT DE PERMETTRE
DES DISCUSSIONS, DES RÉFLEXIONS
COLLECTIVES



CR: LOU HERRMANN

ÉCHANGE COLLECTIF

L'ORGANISATION DE LA DISCUSSION COLLECTIVE REPOSE SUR DEUX ÉLÉMENTS : LA CONNAISSANCE DU PUBLIC PRÉSENT, L'ANIMATION CIBLÉE DES ÉCHANGES ET LA SOLlicitATION DE LA PAROLE AFIN DE PERMETTRE À CHACUN·E DE PARTICIPER.

MARIE CIVIL
Directrice de la Maison de l'architecture

Le format qui permet avec peu de moyens financiers (billets de train des intervenant-e-s) de réunir 200 personnes et d'élargir nos sujets est d'inviter **un·e grand·e penseur·euse**. On crée une mise en dialogue, on mobilise en très peu de temps un large public qui dépasse le public de spécialistes. Ça a été un format très intéressant pour Archipel, notamment pour faire connaître

la structure qui était peu identifiée par le public. Est-ce le meilleur format pour échanger ? Pas forcément, mais c'est assez impressionnant.

ANAÏS ALLOIX
Directrice de l'association Primevère

Dans la même veine, nous ouvrons la 2^e saison des **grandes conférences**. Cela répond à notre volonté de développer d'autres activités au-delà du salon Primevère, d'avoir une visibilité tout au

long de l'année et d'avoir d'autres sources de financement. Nous travaillons à d'autres formats, comme des **ciné-débats** avec les réalisateur·ice·s.

Pour sa programmation hors les murs, **l'École de la résilience a intérêt à multiplier les formats pour avoir une visibilité au long de l'année de sorte qu'elle soit identifiée.**

VALÉRIE DISDIER
Cité Anthropocène

Primevère est un salon historique de près de 40 ans, voit-on une évolution de son public ?

ANAÏS ALLOIX

On observe une tendance générale de la baisse de la fréquentation depuis l'année référence 2019 : 33 000 visiteur·euse·s en 2019, 25 000 en 2024. On a différents moyens d'essayer de toucher

d'autres publics : aller dans les universités, gratuité pour les moins de 25 ans, etc. Il est **nécessaire de "festivaliser" ce modèle historique du salon, de développer d'autres formes artistiques.**

Le but du salon c'est de réunir la diversité en nombre des acteur·ice·s de l'écologie et des alternatives, plus de 200 assos, donc on a besoin de place. Se pose alors la question de ses **lieux** : Eurexpo est le seul lieu dans la métropole lyonnaise qui puisse accueillir ce type de salon, même s'il est cher et que le toit fuit, c'est un outil fait

pour. Le seul autre endroit possible en termes de critères serait Les Grandes Locos à La Mulatière, mais pour l'instant, ce n'est pas possible.

ANNE-SOPHIE PETITPREZ

Nous n'avons pas souhaité exposer au salon Primevère car notre but est de faire connaître les mobilités alternatives (vélo, autopartage) à des publics qui ne les connaissent pas et non à des publics déjà acquis, que sont ceux de Primevère.

FLORENCE BELAËN

Nous sommes réuni-e-s pour penser un lieu ensemble, il faut peut être **assumer une segmentation des publics et des choix à faire**. On ne peut pas toucher tous les publics, leurs besoins et attentes ne sont pas les mêmes.

Les moyens de l'École de la Résilience ne seront pas ceux de l'École Urbaine, donc effectivement peut-être faut-il opérer des choix ?

ALAIN MILLE

Le public ne préexiste pas, il se crée, on ne peut pas

segmenter un public que l'on va créer.

Assumer qu'on ne peut pas avoir tous les publics.

MILLIE SERVANT

On peut **ne pas réfléchir en public mais plutôt en besoin**. Le lieu est une **boîte à outils, une coquille qui peut accueillir des activités** extérieures.

LOU HERRMANN
Cité Anthropocène

"Sonoriser" l'incertain et la question de la médiation scientifique, comment cette posture du doute élargi s'articule à la question de la médiation ?

NAÏS NOVAT
Référente du pôle médiation et développement culturel du Service archéologique de la Ville de Lyon

On part de thématiques qui sont assez quotidiennes en lien avec ce que l'on vit tou-te-s, et on essaye d'aller creuser avec les personnes et d'apporter des éléments de réponse scientifiques aux questions

qu'on va nous poser, on plante des graines mais on ne sait pas exactement où on va selon les demandes du public. **Partir des questionnements et sujets que les personnes veulent aborder** et apporter une réflexion.

EGIDIO MARSICO
Chargé de Médiation Scientifique à la Maison des sciences de l'homme Lyon-Saint-Etienne

On ne vient pas avec des mallettes toutes prêtes, on intervient auprès des publics scolaires sur des périodes longues généralement. Ce n'est pas le contenu qui est le plus important de ce que l'on transmet dans le processus de médiation scientifique. **On touche les personnes sur des choses inattendues** : le collectif, la pratique, etc. La pratique de la transmission doit être horizontale, co-construite, avec les enseignant-e-s encadrant-e-s mais aussi avec les élèves.

MILLIE SERVANT

Par exemple, à la Maison européenne de Lille avec l'événement le Grand Barouf

Numérique : l'idée était d'impliquer les lillois-es autour de la problématique des nouvelles technologies, du futur, de la gouvernance, en faisant une grande assemblée où chaque participant-e avait le rôle de député-e avec une dimension assez théâtrale de performance, ludique. **Traiter des questions sérieuses, complexes et diverses de façon participative et ludique.**

LOU HERRMANN

La dimension ludique dans les formats, qu'est-ce que cela permet de produire auprès des personnes qui participent et est-ce qu'il y a des résistances ?

ANNE COGNET
Professeure agrégée d'italien - Centre des Humanités presso INSA Lyon - Institut National des Sciences Appliquées de Lyon

Je pense aux Jeux sérieux à l'INSA, ou au Parlement de Loire de Camille de Toledo.

EGIDIO MARSICO

On peut **concevoir un jeu de société conçu dès le départ comme outil de médiation**. Le jeu désinhibe les personnes, elles peuvent parler leur propre langue. Le jeu décentre l'attention et permet d'entrer dans un sujet, sans forcément en percevoir le sérieux.

FLORENCE MEYSSONNIER

La question des formes est très reprise dans l'art, quand **tout le monde est apprenant de l'autre**, c'est beaucoup plus participatif, on se sent actif-ve dans la situation.

MICHEL LUSSAULT

John Dewey, philosophe de l'éducation, développe dans son travail sur la constitution du public, **l'enquête comme processus de co-apprentissage**. Comment trouver des activités qui soient non seulement **participatives mais aussi co-implicantes**, où l'individu implique son corps, ses affects, ses pensées, avec une compréhension du besoin de ces implications. C'est d'ailleurs, une des intuitions des Petites cantines : quand on se retrouve à cuisiner ensemble, il y a une **implication commune nécessaire**.

Nous sommes au début du délabrement des grands financements publics. Toutes

les structures pauvres se trouvent à parler à d'autres structures pauvres pour chercher de l'argent. **Comment trouver des modes d'organisation qui puissent exister autrement ?**

ALAIN MILLE

Dans la préfiguration sur le domaine de l'eau, nous avons travaillé sur la "**classe dehors**" : ce fut intéressant car il y a une implication des élèves, des enseignant-e-s, des parents, etc. Et le modèle économique associé est frugal. Voir l'implication dans ce mouvement de la Fabrique des Communs Pédagogiques

LOU HERRMANN

Partir des besoins plutôt que des publics, organiser les réciprocités immédiates pour les participant-e-s, comment l'École de la Résilience pourrait proposer des principes de réciprocité ?

JÉRÉMY VIRGO

Le plus important ce n'est pas la structure mais les personnes qui y contribuent. Il faut créer les conditions. **Plusieurs modalités de réciprocité** sont possibles :
- **financière** avec rémunération ;
- **matériel** avec accès à un lieu, service, personne **en fonction des besoins**.

ANAÏS ALLOIX

Plus de 250 bénévoles organisent le salon Primevère, mais ils viennent surtout pour la **convivialité**. Ils veulent se retrouver et avoir des plannings aménagés pour ces temps conviviaux.

PABLO JENSEN

Dans cette **économie frugale** qu'il faut viser, il y a des choses hors académie et dans l'académie à moindre coût.

VALÉRIE DISDIER

Il y a des choses dont on parle qui ont **besoin de moyens** : notamment assurer les conditions d'accueil et d'hospitalité. Il faut des personnes pour accueillir les gens. Il y a également ces contrats de réciprocité qui nécessitent moins d'argent mais plus de **temps**. Il y a un certain nombre d'acteur-ice-s qui côtoient les étudiant-e-s, qu'est ce qu'un



CR: LOU HERRMANN



outil comme l'École de la résilience, dans sa dimension pluridisciplinaire et pluri-acteur-ice-s, pourrait vous apporter ?

ANNE COGNET

Ce serait de le réancrer dans le territoire Lyonnais. Les campus sont un univers insulaire. Mais il faut faire rencontrer des gens et le monde réel aux étudiant-e-s. Les enjeux de pouvoir, la vie des gens, la réalité du territoire. On a parlé des jeux sérieux, où l'on réunit telle ou telle personne sur un même sujet et voir comment toutes ces personnes vont rencontrer différentes personnes.

VALÉRIE DISDIER

Est-ce que les étudiant-e-s gagneraient à sortir de leur territoire ? À faire de nouvelles classes vertes.

ANNE COGNET

Oui !

PABLO JENSEN

Il faut un lieu accueillant dans lequel on peut se dire qu'il se passe toujours un truc, à toute heure et en soirée. Un lieu où on peut faire des rencontres et lancer des projets. Il faut une présence maintenue par l'activité du lieu.

JEANNE DEVEAUX

On a déjà le Collège des Hautes Etudes Lyon Science[s] (CHEL[s]) pour que les étudiant-e-s suivent des cours dans d'autres institutions, mais l'intelligence collective n'est pas associée à ça. Ça pourrait être le moment d'échanges de points de vue, un peu à l'image du Cabaret de l'ENSATT. Il s'agit de permettre des discussions, des réflexions collectives.

MYRIAM POITEAU

N'oublions pas l'enjeu de militantisme, d'autant qu'une partie de la jeune génération est très engagée.

LOU HERRMANN et VALÉRIE DISDIER

Gilles Escarguel (enseignant de Lyon 1, Unité enseignement Climat et transitions), nous rapportait que 50% de cette classe d'âge n'est pas ou peu informé et 50% très informé sur

les questions environnementales, dont la moitié sont assez anxieux-ses et se demandent ce qu'ils peuvent faire et l'autre moitié s'en moque. Comment, via un cursus commun, faire bouger les lignes et informer ceux qui n'ont pas les connaissances ? Est-ce une question de variété de régimes d'expression à destination de publics qui ont nécessairement des sensibilités différentes ?

FLORENCE MEYSSONNIER

Il existe des modalités de faire. Je pense à un atelier qui s'est déroulé à Fagor, lors d'une Biennale, autour de la fabrication en terre d'un édifice. Il associait des chercheur-euse-s aux passant-e-s. L'École de la Résilience pourrait être un endroit traversant et traversé pour lancer des formes de studios qui permettrait aux étudiant-e-s de lancer des projets.

LOU HERRMANN

Quand vous abordez des sujets difficiles, anxiogènes, comment voyez-vous cette question de l'exclusion de publics "anxieux" ?

ELIAN DELACÔTE

On est un média d'actualités, on ne peut pas trop jouer sur cette dimension. On comprend que les gens en ont parfois assez de lire des articles sur la pollution, le réchauffement, les squats, etc. Pour autant, cela peut avoir un effet sur ceux qui ont du pouvoir.

CHLOË VIDAL

Adjointe à la Ville de Lyon, déléguée à la Démocratie locale et redevabilité - Évaluation et prospective - Universités, recherche et coopérations

Je pense au documentaire comme outil de sensibilisation, par exemple "Bigger than us" de Flore Vasseur. Cela peut susciter deux types de réception : ça transporte, c'est inspirant (sauver des migrant-e-s, construire des écoles, etc), ou au contraire ça provoque un sentiment d'impuissance. Il est compliqué de présupposer de la réception d'une œuvre, d'un média.

Dans les universités, une impulsion reste à donner, mais il faut ensuite un relai pour pérenniser et nourrir des initiatives qui relèvent du besoin vital pour des personnes de s'engager. Si on arrive à



CR: LOU HERRMANN

renvoyer l'image d'une École
qui puisse être **un lieu
potentiellement
transformateur**, c'est
formidable.

ANNE COGNET

L'effort à faire dans l'université
c'est la transversalité.
Aujourd'hui il y a encore les
professeur-e-s et les
étudiant-e-s. Il faut un co-
apprentissage, et y réfléchir
ensemble.

FLORENCE MEYSSONNIER

Sortir les étudiant-e-s de
l'enceinte de l'université, c'est
fondamental. Venir par
exemple à la Villa Gillet et voir
des auteur-e-s, ça les stimule, et
jamais on ne leur parle de façon
magistrale.

VALÉRIE DISDIER

On a parlé d'espace public, on a
évoqué le CENTQUATRE-PARIS,
ce qui fait me dire que cette
question du lieu, de l'accueil, de
son hospitalité est quelque
chose d'important.